

Lassitudes : yeux creux, tremblement des mains, rideaux levés, fin de journée.

La hâte ne permet pas de lever la tête et de chercher pendant des heures. La poésie de Roussel ne peut être mise entre toutes les mains. Dactylographes ou expéditionnaires, vous n'y découvrirez qu'un inutile bavardage. Malgré les apparences, cette poésie est plus hermétique, plus difficilement accessible que celle de Mallarmé. Elle semble à beaucoup ennuyeuse; elle n'est que luxueuse. Il faut pouvoir connaître l'oisiveté et ce charme de ne savoir que faire de ses dix doigts.

Est-ce vous, lecteur qui acceptez de répéter chaque matin, chaque soir : « Où allons-nous ? »

Poésie de désœuvré et de tuberculeux, l'auteur de ces lignes y cherche l'inutilité absolue. C'est pour cela que « *la Doublure* » (1896) et « *la Vue* » (1897) lui semble d'une aussi tragique importance que les « *Impressions d'Afrique* ».

Il n'y a vraiment rien à croire. Roussel n'a pas besoin d'apôtre. Les amitiés sont à la merci d'un coup de tonnerre mais jamais à la merci d'un coup d'épée. Cela ne revient pas au même.

« Eloignez de moi les petits enfants », répète Roussel, et il tourne la tête.

Nous nous permettons de comparer cette attitude poétique à celle plus volontairement poétique de nos chers poètes d'à-présent. Roussel sait d'ailleurs utiliser la publicité. Il y a une douzaine d'années de grandes affiches s'étaient sur les murs de Paris pour annoncer les représentations d'*Impressions d'Afrique* au théâtre Antoine. Je me souviens de l'émerveillement des petits télégraphistes qui lisaient à haute voix l'étonnante nouvelle : « Des rails en mou de veau ! »

Depuis cette époque, Roussel s'entoura de silence et s'en alla. Il m'écrivit en 1920 de Tahiti. Je le quitte à mon tour. Il n'est plus temps de parler de lui. Le premier de nous deux attendra l'autre.

Philippe SOUPAULT.